

L'HARMONIE,

ON SOUSCRIT,

A Lyon,

PORT ST-CLAIR, n° 20,

et chez tous les Libraires
et Directeurs des postes
et des messageries.

Affranchir.

JOURNAL INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.

PARAISANT TOUS LES MERCREDIS.



ABONNEMENT:

Dans Lyon, 5 mois,	4 50
6 mois,	8 »
un an,	15 »
Hors Lyon, 5 mois,	5 »
6 mois,	9 »
un an,	17 »

Annonces, 20 cent. la ligne.

Philosophie, Commerce, Théâtres, Sciences, Poésies, Drames, Tribunaux,
Nouvelles et Annonces.

Prospectus.

Lorsque vous avez lu ou parcouru des yeux un de ces mille journaux qui voltigent de tous côtés aujourd'hui, dites-moi, vous trouvez-vous satisfait? Votre ame se sent-elle agrandie par des idées plus larges, remplie par des sentiments plus généreux? Avez-vous découvert, vous a-t-on mis sur la voie de découvrir la solution du grand problème qui nous tourmente tous, la destinée de l'homme, cette énigme de notre vie? A-t-on mis dans vos mains le fil qui peut vous conduire à travers cet obscur labyrinthe? Connaissez-vous mieux et la cause du mal qui nous dévore, et par suite le remède qui doit nous en guérir? Le bonheur que vous cherchez sans cesse, en savez-vous mieux les chemins? Ce but fatal vers lequel vous tendez irrésistiblement et par le seul poids de votre existence, une espérance nouvelle de l'atteindre a-t-elle fait épanouir et palpiter votre cœur? La nature vous paraît-elle plus grande, plus admirable et plus belle? Vous a-t-on fait puiser une vie plus abondante à cette source inépuisable de vie? Une étincelle de ce foyer d'amour est-elle venue embraser votre ame d'un feu plus ardent et plus pur? Avez-vous appris à mieux vous connaître vous-même, à mieux apprécier ceux qui vous environnent? Avez-vous appris à utiliser, en les harmonisant, les forces de votre être? à harmoniser votre existence avec les autres existences? Etes-vous plus porté à aimer ceux qui vous entourent? Savez-vous quelque moyen nouveau de vous en faire aimer?

— Hélas! non; car la presse politique, cette reine puissante, qui semblait avoir mission de régénérer

le monde et d'établir sur la terre l'harmonie des esprits et des cœurs, la presse politique n'a cherché qu'à vous inspirer chaque jour quelque haine nouvelle, ne craignant pas d'accuser votre philanthropie, si vous ne vous laissiez pas entraîner à ses passions haineuses. Et la littérature, cette grande coquette, si riche d'expressions, mais si pauvre de pensées, dont tout le talent consiste le plus souvent à accoupler des mots plus ou moins sonores, plus ou moins disparates, à gonfler des bulles de savon qui s'envolent en brillant, la littérature n'a cherché qu'à distraire votre esprit par de fades inutilités; elle s'est trouvée fière, quand, faisant grimacer devant vos yeux quelque figure humaine sur un type diabolique, elle a pu ébranler vos lèvres par un sourire moqueur sur l'abjection et le malheur du pauvre, ou émouvoir votre ame par quelque jalouse colère contre l'élévation et le bonheur du riche.

Et la presse politique et la presse littéraire s'étonnent à l'envi d'être par vous dédaignées comme inutiles ou redoutées comme dangereuses! Elles s'en indignent, et, du haut de leur Parnasse ou de leur Vatican, elles ne rougissent pas de vous lancer leurs foudres et leurs anathèmes.

— Eh! que leurs anathèmes et leurs foudres retombent donc sur elles-mêmes! Laissons-les traiter Lyon, par exemple, de ville prosaïque et sans patriotisme; laissons-les dire que, froidement positive, cette ville cherche toujours un produit réel et sûr dans toute espèce d'entreprises, et que dès lors une œuvre politique ou littéraire ne peut y réussir.

Honneur à Lyon, dirons-nous, honneur à toute ville où une entreprise ne peut réussir si elle ne doit rien produire!

— Mais une œuvre politique ou littéraire peut-

elle, doit-elle chercher à produire la richesse? Faut-il, nous dira-t-on, qu'avec un vulgaire ignorant et sordide, la littérature vienne courber son front, ramper et s'agenouiller devant l'idole du jour, devant l'argent qu'elle méprise, ce veau d'or des nations modernes?

— Nous ignorons jusqu'à quel point est réel, chez nos modernes anachorètes, ce mépris de convention que chacun fait de l'argent. Tout ce que nous savons, c'est que, la misère étant la source de tous les maux, l'abondance doit être la source de tous les biens. Et n'est-ce pas la misère qui commet tous les crimes? La misère qui dresse les échafauds, qui remplit les prisons et les bagnes? La misère qui pousse au suicide? La misère qui engendre l'ignorance, la superstition et le fanatisme? La misère qui engendre la prostitution et toutes les maladies? La misère qui engendre les haines, haines particulières et haines générales, qui engendre les guerres civiles et les guerres nationales? La misère!... Libre à d'autres de courber la tête devant ce monstre qui nous dévore! Libre à d'autres de rêver la paix au milieu de son empire! Quant à nous, hommes de *l'Harmonie*, nous qui savons que de l'abondance seule peuvent naître la concorde fraternelle et la sainte liberté, nous n'aurons d'autre ennemi que la misère, cette hydre aux cent têtes et aux cent bras. Et c'est pourquoi nous chercherons sans cesse à éclairer par la science l'industrie de l'homme, à doubler sa puissance en création de richesses, tandis que par la poésie nous tâcherons de relever son moral abattu.

Cette tâche est assez belle à qui sait la remplir; nous en acquitterons-nous dignement? Nous osons l'espérer; car la droiture de nos intentions, la loyauté de notre conduite et la constance de nos efforts, en nous acquérant l'indulgence et la sympathie publiques, viendront sans doute au secours de nos forces naissantes (1).

Fidèles à notre titre, toujours une pensée d'harmonie dictera nos paroles; et cependant ne craignez pas que nous tombions dans la monotonie. Quoi de plus varié, quoi de moins monotone que la véritable harmonie? Toute la nature doit rentrer dans ce cadre immense et sublime.

Outre les questions de philosophie individuelle et sociale que nous nous efforcerons de rendre aussi attrayantes qu'utiles, — nous aurons, sous le titre *Beaux-Arts*, à présenter, d'un nouveau point de vue, la critique des théâtres. Dégagés de tout esprit de coterie, notre devise sera : *Vérité sur les choses, toujours; hostilité contre les personnes, jamais.* — Viendra en-

(1) Déjà assurés de la collaboration de plusieurs littérateurs distingués, tant de Lyon que de Paris et d'autres villes, nous faisons un appel à tous ceux qui, approuvant notre but, désireraient y concourir. Nous recevrons avec plaisir tous les articles qui concorderont avec notre pensée.

suite une chronique rapide et variée des faits les plus curieux de la semaine, — puis quelque morceau intéressant sur les sciences naturelles, géologie, physiologie, etc.; — enfin, quelques légères vers pleins de foi et d'amour, et quelques pages pittoresques d'un roman d'avenir. — Tel sera le corps du journal.

Quant au feuilleton, il sera consacré à la peinture du malheur et du crime, aux drames et aux tragédies, — puis aussi à la critique, ricieuse ou sévère des faits, des mœurs et des ouvrages du jour.

CONSTITUTION MATÉRIELLE

DE CE JOURNAL.

Comme notre devise est la vérité en tout, et qu'il nous faut éviter le milieu de cette foule d'entreprises qui périssent par la fausseté, nous croyons que le seul moyen d'être viables c'est d'être vrais; nous ne craignons pas de vous faire entrer dans les détails les plus minutieux dans le secret le plus intime des dépenses et des recettes de ce journal.

DÉPENSES.

Elles sont de deux sortes : 1° Frais de rédaction de local et d'administration, que nous pouvons évaluer ainsi qu'il suit :

Rédaction (60 fr. par numéro), par an.	3,120 f.
Local (bureau pour le public et cabinet particulier de rédaction),	500 f.
Administration et faux frais	1,380 f.
Total.	5,000 f.

Voilà une somme de 5,000 francs dont nous prenons l'engagement de faire l'avance, sauf à la prolever ensuite sur les bénéfices, mais sans pouvoir faire en aucune manière supporter par les actionnaires.

2° Vient maintenant les frais matériels de chaque numéro, ainsi établis avec l'imprimeur ;

Pour un journal, format de ce spécimen, tiré 500 exemplaires :

1° Composition et tirage	30 fr.
2° Papier à 7 francs la rame	7 fr.
3° Timbre à 3 centimes.	45 fr.
4° Porteurs.	6 fr.

Prix total de chaque numéro 58 fr.

Qui, multiplié par 52 pour l'année, donne 3,000

RECETTES.

1° *Abonnés fondateurs, Actionnaires.* Attendu qu'ils font l'avance des premiers frais susdits, nous ne voulons avoir aucune inquiétude sur les seconds; nous déclarons faire un appel à des abonnés fondateurs, lesquels seront actionnaires et auront part

benéfiques de l'entreprise, à la seule condition de prendre un abonnement pour l'année. — Or, le prix de l'abonnement pour l'année, étant de 15 fr. dans Lyon, 17 fr., hors de Lyon : il nous faut, pour assurer les frais de cinq cents exemplaires, deux cents actionnaires ou abonnés fondateurs, qui, à quinze francs, donnent une somme de trois mille francs ; laquelle somme sera déposée entre les mains de M^r Jogand, notaire, pour être retirée partiellement chaque semaine, par cinquante-deuxième, sur la présentation d'un exemplaire de chaque nouveau numéro. De telle sorte que si, *par impossible*, le journal venait à cesser de paraître, les actionnaires trouveraient chez le notaire le reste de leur argent.

Nous attendrons, pour faire paraître un nouveau numéro de l'*Harmonie*, d'avoir obtenu le nombre d'actionnaires ci-dessus indiqué. Alors seulement le journal sera définitivement constitué.

2^o *Abonnés non-actionnaires.* Le journal étant tiré à 500 exemplaires, il reste, les actionnaires servis, trois cents abonnements à placer, lesquels seront plus généralement pris par trimestre de 4 fr. 50 c., ce qui fera 18 fr. pour l'année ; mais il y a à déduire les remises de libraires et d'établissements publics ; comptons-les comme les autres à 15 fr., ils nous donnent une somme de. 4,500 f. » c.

3^o *Insertions et annonces.* Les deux dernières pages contenant 228 lignes à 20 c. la ligne, donnent 45 fr. 60 c., qui, multipliés par 52 pour l'année, font. 2,371 20

Total. 6,871 f. 20 c.

Bénéfices bruts sur lesquels nous aurons à prélever les. 5,000 f. » avancés par la gérance ;

restera 1,871 f. 20 c.

à partager entre le gérant et les actionnaires, selon les proportions qui seront réglées dans la première assemblée. Pour avoir voix dans les assemblées d'actionnaires il faudra posséder ou représenter cinq actions, afin que les assemblées ne soient composées que de quarante personnes.

Comme on le voit, nous n'avons calculé que sur un fort petit nombre d'abonnements ; mais nous ne devons pas craindre d'avouer que nous en attendons bien davantage. Si nos espérances se réalisent, nous devons tirer bientôt à 1,500 exemplaires, ce qui donnera un bénéfice net de près de douze mille francs. Et c'est ainsi qu'une action payée aujourd'hui 15 fr. et assurée entre les mains d'un notaire pourra, après avoir été remboursée par un abonnement de toute l'année, valoir bientôt une somme que nous n'osons énoncer, tellement elle pourrait paraître exagérée.

Se sont déjà fait inscrire, comme actionnaires :

MM.	MM.
A. R. (4 actions).	Darles.
Fonvieille.	Gadolle.
Plaisant.	Julien.
Firmin.	Laroche.
Régnier.	Marion.
Brunot.	Poix.
Chalmas.	Bertrand.
Pajot.	Marion.
Auger.	Mazas.
Gonin.	Bitry.
Buffet.	Plantier.
Fond.	Rigoct aîné.
Adrien Tardi.	Maizier.

MM. Dausse fils(Lons-le-Saulnier.)

Hugon, Roydor (Genève).

de Carmejeane (Paris).

Adolphe Brac de Laperrière.

MM^{mes} Laupies de Narbonne (3 actions).

Debelle, etc., etc.

Tout nous fait espérer que le nombre d'actionnaires que nous demandons sera bientôt rempli ; nous recevons de tous côtés des encouragements et des promesses.

Lyon, 28 novembre 1857.

Toute pensée vraiment généreuse, sous quelque forme qu'elle soit énoncée, a droit de cité dans nos colonnes. La pièce suivante, dont le style tout évangélique indique suffisamment l'auteur, fera sans doute plaisir aux personnes à qui elle est adressée.

AUX VRAIS CHRÉTIENS.

A vous qui faites profession d'aimer Dieu par dessus toutes choses et votre prochain comme vous-mêmes, à vous qui avez foi dans une vie à venir, pour la récompense des bonnes et la punition des mauvaises actions, c'est à vous que je m'adresse ; écoutez-moi :

N'est-il pas vrai que l'homme placé dans la tentation, est plus exposé à faillir que l'homme qui n'y est point placé ? n'est-il pas vrai qu'au lieu de chercher la tentation, l'homme doit la fuir, selon ces paroles : *Celui qui aime le danger périra dans le danger ; et ces autres : Notre père.... ne nous placez pas dans la tentation, mais délivrez-nous du mal ?* N'est-il pas vrai qu'aimer Dieu par dessus toutes choses et notre prochain comme nous-mêmes, c'est travailler à ce que sa *volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, afin que son nom soit sanctifié et que son règne arrive pour le bonheur des hommes ? N'est-il pas vrai, enfin, que la misère est une tentation terrible qui pousse le malheureux à commettre de mauvaises actions,

tandis qu'elle donne au riche le moyen de les faire commettre? Et n'est-ce pas pour ce motif que Jésus a dit : *Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, qu'à un cable de passer par le trou d'une aiguille.*

Si, comme on n'en peut douter, vous croyez tout cela, tirez la conclusion; elle est simple et facile : c'est que tout vrai chrétien, tout homme qui veut sincèrement et la gloire de Dieu et le bonheur de ses frères, non-seulement dans cette vie, mais aussi dans l'autre; tout homme qui prie Dieu de ne pas nous placer dans la tentation, mais de nous délivrer du mal, doit le prier de nous délivrer de la misère. Or qu'est-ce que prier Dieu, sinon lui demander la force du travail? sinon, enfin, travailler?

Et n'allez pas dire que, le mérite de la vertu consistant à résister à la tentation, l'homme ne doit pas éviter celle-ci, mais qu'il peut s'y exposer courageusement ou plutôt présomptueusement pour la combattre; car, s'il est vrai que par lui-même l'homme n'a aucune force contre la tentation, et qu'il a besoin que Dieu lui envoie cette force surhumaine, raisonner ainsi, c'est commander à Dieu de faire un miracle, et cela s'appelle tenter Dieu. Or, il est écrit : *Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu, mais tu lui obéiras et tu le serviras*, c'est-à-dire, tu travailleras à sa gloire et au bonheur de tes frères.

Maintenant, avons-nous tort de considérer comme un devoir et le plus essentiel devoir du chrétien, de travailler à la destruction de la misère, ce démon tentateur de la faible humanité? Avons-nous tort de dire que celui qui ne chercherait pas les moyens de détruire la misère, celui à qui l'on dirait que ces moyens sont trouvés et qui dédaignerait de les connaître, celui qui, les connaissant, ne travaillerait point à les divulguer, celui qui, pouvant coopérer à un essai de ces moyens, se refuserait à le faire; celui-là ne serait pas chrétien? Oui, quelques fussent, du reste, ses pratiques religieuses, quand il irait à la messe tous les jours, quand il jeûnerait, se macérerait et prierait du matin jusqu'au soir; si, ne songeant qu'à se sauver lui-même, il dédaignait de travailler au salut de ses frères, de travailler à les délivrer du mal qui les expose à perdre le ciel et à tomber dans l'enfer; nous disons qu'il ne serait qu'un égoïste et par conséquent qu'un faux chrétien, qu'il ne serait, comme les pharisiens du temps de Jésus, qu'un sépulchre blanchi; qu'il aurait beau jeûner et se macérer, toutes ses souffrances et ses privations ne lui seraient comptées pour rien devant Dieu. Car, les fakirs aussi se macèrent et s'imposent des privations, et cependant Dieu ne leur en tient pas compte; car il ne suffit pas pour être chrétien, de savoir souffrir en vue d'une récompense future : le malade qu'on opère est-il chrétien parce qu'il sait souffrir en vue de sa guérison? et les païens ne savaient-ils pas souffrir en vue d'une gloire terrestre?

Pour être chrétien il faut imiter le Christ : et l'imiter, ce n'est pas souffrir autant qu'il a souffert, autrement nous devrions tous nous faire crucifier; mais c'est souffrir pour la même cause, pour le salut des hommes. Est-ce pour son propre salut que Jésus a souffert? — Et quand vous dites que Jésus est venu nous apprendre à souffrir, voulez-vous dire qu'il est venu faire de nous des stoïciens? Mais pour cela nous n'avions pas besoin de lui. — Non, Jésus est venu nous apprendre à aimer Dieu, à aimer nos frères jusqu'à la souffrance, jusqu'à la souffrance de la mort. Voulez-vous donc être chrétiens? aimez Dieu par dessus tout, et votre prochain comme vous-mêmes, et faites ensuite tout ce qu'il vous plaira; car vous aurez accompli la loi et les prophètes (1).

Et croyez-vous qu'aimer ses frères ce soit en aimer quelques-uns? Mais les païens aussi savaient aimer de cette manière; les païens aussi savaient se dévouer pour leurs amis, souffrir la mort pour leur patrie. Si vous êtes chrétiens, vous devez aimer *tous* les hommes comme les aimait Jésus; car *tous* les hommes sont vos frères; vous devez donc travailler, chacun selon vos forces, non-seulement au salut de quelques-uns, mais encore au salut de *tous*, et vous le pouvez. Si vous n'étiez que matière, si vous n'aviez d'autres ressources que des ressources matérielles, vous devriez vous borner à faire un peu de bien autour de vous; car la matière, c'est ce qui est borné. Mais vous êtes aussi esprit, vous avez les forces de votre esprit avec lesquelles vous pouvez répandre au loin les lumières bienfaisantes que vous avez reçues; car l'esprit, c'est ce qui est infini.

Ne croyez donc pas que vous soyez chrétiens parce que vous avez donné un sou ou vingt francs à un pauvre : non, quand vous auriez distribué toute votre fortune aux pauvres, vous ne seriez pas encore chrétiens. Jésus l'a dit : *Que celui qui veut avoir part à ma gloire, donne tout son bien aux pauvres ET qu'il me suive.* Si donc, après avoir donné tout votre bien aux pauvres, vous ne suivez pas Jésus; si vous ne travaillez pas avec lui au bonheur de tous les hommes, vous n'êtes pas encore chrétiens. Or, Jésus est un verbe, une lumière venue dans le monde pour éclairer le monde; et suivre Jésus, c'est faire briller aux yeux des hommes la lumière qui vous a été donnée, et non pas la mettre sous le boisseau. Être chrétien, c'est publier par dessus les toits toute parole qui vient de Dieu, c'est répandre par toute la terre, toute semence de vie, toute vérité utile et féconde. Ne dites pas que vous ne le pouvez point, que vous n'avez pas assez de talent; car prenez garde d'être un jour accusés d'avoir enfoui votre talent au lieu de le faire produire; et souvenez-vous encore de cette parole de Jésus : *Il sera demandé à chacun selon ce qu'il lui aura été donné.* Donc, travaillez avec courage.

(1) S. Augustin.

faites fructifier le talent que vous avez reçu, si vous ne voulez pas avoir à subir un jugement sévère.

Si quelqu'un d'entre vous sait une chose utile à ses frères, il doit leur en faire part ; si quelqu'un d'entre vous sait un remède pour guérir les hommes de la lèpre de la misère, un moyen de les délivrer du mal, il doit le dire ; autrement il n'est pas un vrai chrétien.

Mais ceux-là sont de vrais chrétiens, de fidèles imitateurs du Christ, qui, pensant avoir trouvé un moyen de détruire la misère, n'ont pas cru pouvoir différer de nous le faire connaître. A nous donc de les entendre, afin qu'après les avoir entendus, nous puissions juger du moyen qu'ils nous proposent et ensuite nous en servir, s'il nous paraît bon, pour contribuer, autant qu'il est en nous, à établir parmi les hommes le règne de notre père qui est dans le ciel, et à glorifier son nom en le faisant bénir par toutes les joies saintes de la terre, et le mettant à l'abri des blasphèmes de la douleur impie.

J. M.

POÉSIE.

Le Désespoir.

Est-ce donc pour souffrir que tu m'as fait poète,
O mon Dieu ! pour souffrir, et la nuit et le jour,
Des maux qui sans pitié s'acharnent sur ma tête
Et de ceux que tu fais grincer à mon entour ?

Toujours voir la douleur ! toujours ses pleurs entendre !
Toujours entre deux cris sentir briser mon front !
Et toujours t'implorer, mais en vain, de nous tendre
Ta main pour nous tirer de ces gouffres sans fond !

N'est-il donc nul remède au mal qui nous dévore ?
Ce chancre qui nous rongé aura-t-il toujours faim ?
Faut-il toujours souffrir, toujours, et puis encore ?
La rage de l'enfer n'a donc aucune fin ?

C'est en vain que sans cesse on nous crie : espérance !
Quel motif d'espérer nous reste-t-il ? Lequel ?
Quand chaque illusion qui rit à la souffrance...
Perfide, n'avait ri que d'un rire cruel.

Quand j'ai péniblement traîné jusqu'à la cime
Du mont de l'existence, une énorme douleur,
Madouleur, comme un roc, retombe, et dans l'abîme
Replonge pour jamais mon espoir de bonheur.

Mais pourquoi m'obstiner, sans chance de victoire,
A combattre un destin qui toujours est plus fort ?
Combattre sans espoir, c'est combattre sans gloire.
Ne sais-je donc que vivre, et n'ai-je pas la mort ?

La mort ! Oh ! quel que soit ce lugubre mystère,
Pourquoi le redouter ? qu'ai-je à perdre, moi ? rien.
Néant ou vie encor, pourvu qu'à cette terre
Elle arrache... la mort ne peut être qu'un bien.

J'ai trouvé le remède à mon mal... Je respire.
La mort!... un fer!. O Dieu, pourrais-tu m'en vouloir ?
Si tu blâmes ma mort, pardonne à mon délire ;
Accuse ma douleur, et plains mon désespoir.

Espoir.

Qu'est devenu ce fier poète
A l'âme noble, au cœur brûlant,
Qui jusqu'aux cieux portait sa tête?...
Un cadavre froid et sanglant.
Oh ! que n'a-t-il su vivre encore
Quelques jours parmi nos douleurs !
Il eût vu la nouvelle aurore
Qui vient faire briller nos pleurs
Sous notre paupière épuisée,
Comme des perles de rosée
Le matin pendantes aux fleurs.

Que n'a-t-il su, perçant le voile
De cette obscure et triste nuit,
Distinguer la naissante étoile
Qui sur la terre déjà luit !

Que n'a-t-il su par l'espérance
De ses maux adoucir le fiel !
Que n'a-t-il su voir que ciel
N'a pas enchaîné la souffrance
Pour jamais au cœur du mortel !

Il pleurait, lui, chaque misère
De ses frères, de ses amis ;
Mais le Dieu qui créa la terre
Nous aime-t-il moins, nous, ses fils ?

Le Dieu d'amour et de courage,
Dont le souffle nous inspira,
N'a-t-il pas écrit d'âge en âge :
« Espérez ; le bonheur viendra.

Espérez ; car de votre monde
Je n'ai point banni sans retour
Le bonheur dont ma main inonde
Les cieux pleins de joie et d'amour.

Espérez ; le plus grand outrage
Que vous puissiez faire à mon cœur,
C'est de penser que la douleur
Soit à jamais votre partage.

Ne point tout espérer de moi,
C'est accuser ma providence,
Ou c'est douter, hommes sans foi,
De la grandeur de ma puissance.

N'a-t-il point souffert comme vous
Celui qui m'appelait son père,
Et me priaït à deux genoux
Au ciel un jour d'unir la terre ?

Il souffrit, mais il espéra,
Jusqu'à la mort, en la victoire.
Il mourut... Toujours il vivra
Comme le verbe de ma gloire. »

Ed. V.

AUX PHILOSOPHES.

Depuis bientôt trois mille ans que la philosophie enseigne et régente le monde, que lui a-t-elle appris pour son bonheur ?—Rien, ou pas grand chose. Après de grandes et magnifiques promesses qu'à toutes les époques elle n'a cessé de nous faire, l'événement est toujours arrivé qui les a démenties ; et l'on pourrait même dire qu'au lieu des nouvelles joies qu'elle nous promettait, elle n'a jamais su que nous faire verser de nouvelles larmes.

Cela étant, quel parti nous restait-il à prendre ? Le voici : avouer la vanité de cette fausse science, l'abandonner et chercher ailleurs la réalisation de ses promesses et de nos espérances. Mais non ; tandis que la philosophie, cherchant à nous donner le change, à cacher sa honte dans un manteau impénétrable, nous jetait, comme un nouvel oracle, ces grands mots, avec déguisé de son impuissance : *La philosophie consiste à savoir supporter les misères de la vie* ; nous autres, dupes résignées, nous acceptions comme une sublime sentence cette phrase inconcevable, qui n'est au fond que la résignation chrétienne, moins la pensée sociale et les espérances du christianisme, une partie de sa lettre dépouillée de tout son esprit.

Et quand toutes ses trompettes, retentissant par le dix-huitième siècle nous annonçaient que ce siècle ne passerait pas sans qu'elle ne léguaît au monde une ère de bonheur, que lui a-t-elle légué ? Hélas ! nous le savons tous, une effroyable banqueroute. Oui, toutes ses promesses ont été à leur échéance misérablement protestées. Cela n'est point étonnant ; ignorant que la première condition de la paix et de la liberté des peuples, c'est l'abondance des biens nécessaires à leur existence, elle avait, comme le singe montrant la lanterne magique, oublié d'allumer le soleil de l'abondance. « Regardez, nous disait-elle, voyez et admirez « comme dans mon empire et sous mes sages lois, « tous les hommes, égaux et libres, s'aiment et vivent en frères ; voyez comme ils s'embrassent, « voyez..... » Mais nous avions beau nous écarquiller les yeux pour voir toutes ces belles choses, nous ne pouvions rien voir de tout ce qu'elle nous montrait. Au contraire nous voyions les hommes, dans

les ténèbres de la misère, aussi dépendants, aussi esclaves que jamais les uns des autres. Ils s'embrassaient comme des frères, oui.. comme des frères qui se disputent un mince héritage et se déchirent entre eux.

Faut-il s'étonner que le public ait cessé de croire à cette vaine science qui l'a si souvent trompé, dupé, mystifié ? Faut-il s'étonner qu'il n'accorde plus grand crédit à ses promesses nouvelles ? Vous savez le proverbe : *Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué*. Oui, le crédit dans la philosophie est mort, les mauvais penseurs l'ont tué. C'est un fait auquel on pourra sans doute chercher des explications diverses, dont les uns pourront se réjouir, d'autres se désoler, mais que nul certainement n'osera contester.

Et comment le public croirait-il encore à la vertu de la philosophie, quand il voit les philosophes ne plus y croire eux-mêmes ? Quand il les voit s'efforcer, pour ainsi dire, de rendre cette science de plus en plus vaine à ses yeux, de plus en plus futile ; quand il voit cette science du bonheur n'être plus qu'un grimoire indéchiffrable des élucubrations les plus obscures et les plus contradictoires ? Car voilà ce qu'est devenue la philosophie aujourd'hui ; découragée par ses déceptions dans la recherche du bonheur des hommes, elle y a renoncé comme à une chose introuvable, et ne faisant plus de nouvelles promesses qui n'auraient pas cours, elle se contente de fabriquer des billets insignifiants dont le public s'amuse, sans être obligé d'en examiner la valeur ; véritables rébus, il est vrai, qu'importe ? Il n'est pas trompé, on les lui donne et il les accepte comme tels. Il n'accepterait pas de même de nouvelles lettres de change qu'il lui faudrait endosser. *Crédit est mort*.

Ici, messieurs les philosophes, je crois avoir une observation importante à vous présenter ; autant vous avez raison de ne plus croire à la philosophie telle que vous l'ont léguée des siècles d'aveuglement, et de ne plus attendre d'elle le bonheur des hommes ; autant vous auriez tort de ne pas croire à la puissance du génie qui peut, en dissipant l'erreur, ramener la vérité.

Si le génie humain était l'œuvre de l'homme, je concevrais qu'il fût mal fait, et qu'on ne dût rien en attendre de bon ; mais étant l'œuvre de Dieu, il a dû être bien fait, et dès lors nous pouvons espérer que, sortant des voies ténébreuses dans lesquelles il s'était égaré, il saura tôt ou tard rentrer dans le chemin de la lumière.

Douter de la puissance du génie humain, c'est douter de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu ; c'est dire qu'en créant l'homme avec le besoin de trouver la vérité, Dieu n'a pas pu lui fournir les moyens d'arriver à cette découverte, ou qu'il n'y a pas songé, ou qu'il ne l'a pas voulu.

En vain objecterait-on les égarements du génie : si le génie a été fait pour trouver, c'était à la

condition de chercher, et qui dit chercher implique possibilité de ne pas trouver d'abord, et même de s'égarer en cherchant ; mais ce qu'on n'a pas trouvé hier, est-il dit qu'on ne le trouvera pas demain, qu'on ne le trouvera jamais ?

Reprenez donc courage, Messieurs, car il semblerait que la crainte de produire des monstres, vous ait réduits à l'impuissance et vous ait faits eunuques. Reprenez courage, et si vous n'osez plus promettre, osez encore espérer. Laissez aux esprits étroits d'un vulgaire insensé qui, ne sachant pas se tenir dans de justes limites, dépasse toujours le but par des réactions violentes, laissez-leur le plaisir de crier à l'impossible et d'appeler vaine utopie toute pensée généreuse. Mais vous, sachez au moins mettre à profit votre principe de résignation, sachez supporter, sans vous laisser abattre, les déceptions qui vous arrivent ; et surtout ne cherchez point à décourager ceux qui s'avancent dans la carrière avec de nouvelles forces et un nouvel espoir.

BEAUX-ARTS.

Théâtres.

Nous aurons à présenter d'un nouveau point de vue la critique des théâtres. Ce point de vue sera le même sous lequel nous avons déjà envisagé la littérature : car qu'est-ce que le théâtre, sinon la littérature mise en scène ? Disons d'abord, quant à la forme, et toutefois, en demandant pardon à nos lecteurs de rappeler une question qui, fort heureusement, n'en est plus une aujourd'hui, disons vite et en passant, que nous ne sommes point classiques. Nous ne concevons pas ces règles arbitraires qui, gênant sans profit les mouvements de l'artiste, l'obligent à étendre ou resserrer une action dans des limites fixées d'avance et impossibles à garder. L'artiste n'a-t-il pas assez des tortures de sa pensée, sans y ajouter encore celle du chevalet et du lit Procuste ? D'ailleurs n'est-il pas absurde et tout-à-fait contre nature, de vouloir, par exemple, accumuler sur un seul point, dans un instant donné, tout ce que le drame d'une vie humaine peut renfermer de situations diverses et contraires ? Quand nous venons prendre place sur les banquettes d'un théâtre, nous venons nous prêter complaisamment aux illusions variées des fantaisies d'un auteur. Chaque fois qu'il baisse la toile, il nous rend à nous-mêmes pour nous préparer à une illusion nouvelle, il peut donc, au bout de cinq minutes, nous transporter à une autre époque et dans un autre lieu ; soit pour nous faire lier connaissance avec de nouveaux personnages dans une nouvelle pièce, soit pour nous représenter ceux que nous connaissons déjà, dans un nouveau tableau du même drame. (Toutes les pièces dramatiques, que

sont-elles autre chose que les différents tableaux du drame de la vie ?) Mais c'est étrangement abuser de la permission que de vouloir nous persuader que toute une vie humaine s'est passée dans un jour, et que toute la terre s'est mise dans une ville. — Et voyez à quoi l'auteur est réduit, s'il veut avec des règles aussi absurdes, demeurer encore dans le vrai-semblable et dans le vrai ; il lui faut négliger tout ce qui fait l'intérêt d'un drame, la variété de ses péripéties, ou bien amener sur la scène des personnages inutiles pour nous raconter froidement des choses, qui ne s'étant point passées sous nos yeux, ne peuvent avoir pour nous que le faible intérêt de l'histoire. — Voilà pourtant à quoi aboutissent ces règles jadis tant vantées de l'unité de lieu, de temps et d'action. Mais passons ; car elles sont jugées.

Examinons maintenant le théâtre dans la pensée qui l'anime ; voyons s'il remplit, comme il le pourrait, la haute mission dont il nous semble investi ; considérons-le dans ses trois principaux genres : le *drame* proprement dit, le *vaudeville* et l'*Opéra*.

Le drame ! Il semble avoir pris pour devise : *Le beau c'est le laid*. C'est à celui qui nous présentera les tableaux les plus hideux, les plus horribles ; c'est à celui qui raffinera le crime de la façon la plus infernale, à celui qui glacera, qui desséchera le mieux notre âme par un spectacle froidement cruel, délicieusement atroce. Veut-il donc nous faire croire que telle soit l'humanité ? Telle par la misère qui la défigure ? C'est possible : telle par la corruption qu'engendre cette misère ? A la bonne heure ; mais alors il faut qu'il le dise, autrement nous croirons que telle est l'humanité par nature ou par plaisir, et nous n'aurons pour elle que du mépris ou de la haine, nous ne voudrons rien faire pour elle, et tout sentiment généreux sera éteint dans notre âme.

Qui de nous, au sortir d'un spectacle de ce genre, a pu se trouver meilleur ? Qui de nous ne s'est pas senti, au contraire, plus familiarisé avec le crime, plus habile à manier le poison ou le poignard ? Car voilà tout ce que l'on nous enseigne dans ces étranges spectacles, dignes des arènes antiques avec leurs combats de tigres et de gladiateurs ; on nous enseigne *l'art du crime* et *la haine de l'homme*.

Est-ce à dire pour cela que nous soyons ennemis du drame ? Non sans doute, car nous lui concevons une mission très-belle ; nous croyons qu'à cette époque de corruption et de régénération sociale, il doit être le grand *cliniste* humanitaire. Il peut, représentant sans cesse l'homme bon dans sa nature, mais corrompu par la misère, exciter en nous des sentiments sublimes, à la fois d'horreur et de pitié. Et que l'on ne dise pas que l'horreur est de la haine, pas plus que la pitié n'est de l'amour. L'horreur n'exclut ni la pitié ni l'amour ; nous pouvons aimer de toutes les forces de notre âme une

personne qui, défigurée par un chancre, nous fait horreur et pitié à la fois. Mais la haine! elle est parmi les sentiments ce qu'est le noir parmi les couleurs; elle est la négation de tous les beaux sentiments de la nature. Aussi ne doit-on jamais chercher à la développer dans l'homme. A quoi bon? a-t-il à l'exercer sur les réalités qui l'entourent? non, car dans l'univers il n'y a pas un objet qui soit digne de haine, car dans l'univers nous ne voyons qu'un créateur infini digne de tout notre amour, et des créatures bornées, dignes à divers degrés de nos diverses affections, Dieu, la loi vivante et immuable de la mobile harmonie des mondes, et les mondes, êtres divins, s'essayant, avec plus ou moins de succès, plus ou moins de bonheur, à connaître et à pratiquer cette loi.

Prenez donc au hasard, artistes, parmi les misères humaines, choisissez celles qui vous paraîtront devoir inspirer le plus d'horreur, afin qu'elles attirent plus de pitié sur leurs malheureuses victimes. Mais ayez soin toujours en nous montrant les hideux effets du mal, de nous en montrer aussi les causes, et avec elles les remèdes. Et par là vous aurez rempli une mission belle et sainte; vous aurez élevé à votre gloire un monument éternel.

La suite au prochain numéro.

Nous prévenons les personnes qui seraient dans l'intention de s'abonner à ce journal, qu'il formera un ouvrage suivi, dont le plan est déjà tout tracé. Les premiers numéros seront donc essentiels, comme posant les premières bases.

Allier l'unité du fond et de la pensée à la variété du style et de la forme, telle sera notre règle de conduite.

— On annonce qu'à la prochaine session, une proposition doit être faite dans le but d'obtenir l'abolition des brevets d'imprimeurs.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer la publication prochaine d'un nouveau journal mensuel intitulé : LA POLITIQUE DE L'HARMONIE, dans lequel on trouvera, traitées de notre point de vue, toutes les questions que nous aurons été forcés de nous interdire, principes généraux de politique, faits du mois et réflexions sur ces faits.

Les personnes qui seront abonnées aux deux journaux pourront aisément les faire relier ensemble, attendu qu'ils seront du même format.

Prix de LA POLITIQUE DE L'HARMONIE, 4 fr. pour un an; 1 fr. 25 c. pour trois mois.

— M. Edmond Vidal, rédacteur-gérant de cette feuille, va ouvrir un cours de littérature.

Il donnera deux séances par semaine, le mercredi et le vendredi, de huit à dix heures du soir.

Prix : pour un mois, 15 fr.; pour trois mois, 40 fr.; pour six mois, ou le cours entier, 60 fr.

ANNONCES.

LIBRAIRIE

EN VENTE CHEZ ED. VIDAL, LIBRAIRE, PORT SAINT-CLAIR, 20, AU BUREAU DU JOURNAL.

TABELLÉGIE,

OU

METHODE DE LECTURE EN TABLEAUX,

A L'AIDE DESQUELS ON PEUT CONDUIRE RAPIDEMENT LES PLUS JEUNES INTELLIGENCES, DES PREMIERS ÉLÉMENTS DE L'ART AUX DIFFICULTÉS LES PLUS SÉRIEUSES,

PAR M. ÉD. COLOMB-MÉNARD FILS, AVOCAT.

PRIX DE LA TABELLÉGIE.

Un volume, grand in-8°, de 500 pages environ, pour les pères de famille, 7 fr. 50 c.

Le même ouvrage, en tableaux in-folio détachés, pour les écoles primaires, avec le manuel pour le maître et le régulateur, 9 f.

Exercices de lecture pratique, extraits de la Tabellégie, pour être mis successivement entre les mains des enfants, 4 fr.

SOLUTION GÉOMÉTRIQUE

DU PROBLÈME

DE LA TRISECTION DE L'ANGLE

d'une manière rationnelle et géométrique, générale à tous les angles quelconques, en se servant seulement de la règle et du compas.

PAR PAUL ANTOINE SOCCUS.

Prix : 50 centimes.

Chi non cerca non trova, ma chi cerca e cerca bene trova o può trovare.

LE MATTHIEU LENSBERG

DE L'INDUSTRIE,

pour 1838,

ALMANACH DE L'AGRICULTURE, DE LA FABRIQUE ET DU MÉNAGE,

indiquant le moyen d'être heureux.

Prix : 30 cent (six sous).

EDMOND VIDAL, Rédacteur-Gérant.

La Guillotière. J.-M. Bajat, imprimeur.